L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.

E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES.
JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

25 janvier 1913

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	50	14
Midi	54	15
3 p. m.	58	18
6 p. m.	58	18

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle Orléans

Jeudi dernier 25 janvier la Société Française donnait la fête du 70e anniversaire de sa fondation qui eût lieu le 14 mars 1843.

Elle fut fondée par un groupe de Français à la tête duquel était alors Pierre Soule, ambassadeur des E. U. à Madrid.

Les premières élections qui eurent lieu à cette époque portèrent M. Pierre Soule à la presidence, et depuis cette fondation, beaucoup de Français qui eurent l'honneur de présider aux destinées de cette institution, furent pour elle de véritables bienfaiteurs, et participèrent par leur gestion éclairée, et souvent de leurs deniers, à la prosperité dont elle jouit aujourd'hui.

M. Olivier Blineau fut un des présidents dont la société a le plus à se glorifier; ce fut lui qui en 1859 fit don à la Société du terrain qu'elle occupe aujourd'hui et on peut ajouter que c'est à partir de cette époque que la Société prit son véritable essor.

Les présidents qui ont suivi celui que l'on appelle le "Père de la Société Française", ont tous été des hommes éclairés et bons, et que nous nommerons au hasard de la plume, Joseph Girod, Antoine Carriere, qui fut un donateur généreux, J. Schweitzer, Joseph Bayle, qui eut l'honneur de présider à la fête du cinquentenaire de la Société Française et fut le prédécesseur du sympathique président actuel, M. J. Vergnolle, qui depuis le 24 Novembre 1893, n'a cessé de s'occuper activement de la prospérité de la Société Française. Nous ne voudrions pas offusquer la modestie de M. Vergnolle mais, la vérité oblige à reconnaitre qu'il fut et qu'il est le président qui a donné le plus d'éclat et a fait pour la Société Française des efforts qui ont été couronnés d'un plein succès.

C'est grâce à lui, et aux hautes influences dont il dispose, que le gouvernement français a subventionné cette institution pour lui permettre l'installation d'une clinique qui ouvrira ses portes aux Sociétaires malades, sans en excepter les malades n'appartenant pas à la Société; cette clinique l'œuvre de notre président, rêvée par lui depuis longtemps, sera dirigée par le docteur Marion Souchon, qui sera assisté par les docteurs Tussen et O. Pothier, tous seront attachés à l'établissement, ainsi que les docteurs Estopinal, Monledour, Weilbacher, Laurans, médecins de la Société pour les divers quartiers de la ville.

Les invités du vénérable président de la Société avaient répondu à son appel; on remarquait la présence de M. Francastel, Consul General de France, dont la sollicitude pour les institutions françaises ne s'est jamais dementie et qui s'est toujours tenu a la disposition des présidents de Sociétés françaises pour intercéder en leur faveur auprès du gouvernement de la République, de Madame Francastel, de M. Leduc, Consul Général de France, appelé à remplacer M. Francastel et qui comme son prédécesseur, dans quelques mots a assuré l'auditoire qu'il suivrait la voie tracée par M. le Ministre résident à Quito.

Tous les présidents des Sociétés présents ont acclamé les paroles de M. Leduc; les présidents qui assistaient à cette fête étaient MM. Fortier, Buisson, Ecuyer, de Chateauneuf, Breton, Larroux, Naudon, M. Vidalat; représentant M. Maumus, président de l'Orpheum français, Amardeil, vice président de la Société ainsi que MM. Domecq, Dufréchou, Camel, Maylié, Garsaud, etc., etc.

Parmi les nombreux invités Mmes Igau, Amardeil, Larroux, Voizin, Mme et Mlles de Laage, etc., etc.

Le banquet a été suivi d'un grand bal qui s'est terminé au petit jour. Tout le monde a été d'accord pour trouver cette fête charmante.

LE LIVRE DU JOUR

Instantanés d'Extrême-Orient

Henri Mylès nous présente sous ce titre des impressions, des croquis, des paysages, des anecdotes, recueillis sur les côtes de la Chine et du Japon. Nos lecteurs trouveront assurément grand plaisir à ces pages de si fine observation.

AU RESTAURANT

Après avoir laissé sur le seuil mon parapluie, mes chaussures et certifié que c'est bien à la japonaise que je veux dîner, je suis admis au restaurant. Je dois grimper en chaussettes un escalier en bois. Une cloison glisse, et me voici dans une grande pièce sans aucun meuble, sur un sol moelleux en paille de riz. Les murs sont sobrement décorés. Un bouquet de fleurs honore de son élégance un kakémono déroulé, qui représente le dieu de la richesse, son crâne surélevé, et sa biche fidèle.

Avec leurs mines de chattes mouillées, deux petites servantes me saluent, m'apportent des gâteaux, du thé. (Ici, on commence par le dessert.) Elles installent une table, haute de dix centimètres, en laque noire. Je m'assieds par terre, sur un coussin rouge. Et ce sont de jolis bols laqués, rouge et or, contenant successivement les cerises confites dans le sel, le potage d'algue et de viandes coupées, les huitres sorties de leurs coquilles, le poisson grillé, puis le riz, seul plat de résistance, pour finir. Tout cela est net, coquet, présenté avec art. Impossible de satisfaire d'une façon plus immatérielle le grossier besoin que nous avons de nous repaître.

Assises sur leurs talons, mes petites Japonaises sourient de me voir manger avec des baguettes. Je sais que j'ai l'air très emprunté, mais cela m'amuse. Que signifie cette mine effrayée? D'un geste rapide, inusité, une des servantes pose une boîte à l'envers sur le tatami. Je la soulève, cette boîte: une superbe ...araignée s'en échappe, et court, velue, de toute la vitesse de ses petits pieds. Mines encore plus effrayées. Je renferme la prisonnière, et je fais signe qu'on la mette dehors. On se lève, on fait une moue absolument dégoûtée, on prend dans sa manche un carré de papier, et toc, l'araignée écrasée, morte, encore plus laide, est jetée derrière le châssis qui se referme brusquement dans la nuit. Je suis scandalisé. Quoi, c'est ainsi que l'on transgresse les charitables préceptes du Bouddha? Ne doit-on pas respecter toutes les existences, même les plus humbles? Savez-vous, charmante mousmé, si en cette araignée au fin corset ne revivait pas l'âme de votre arrière-grand'mère?

AU THEATRE

Dans un loge à droite de la scène derrière une grille en bois, deux personnages déclament leurs réflexions, battent du tambour et jouent du shamisen. C'est le chœur.

Le premier acte est commencé. Dans sa pauvre maison, aux carreaux de papier déchiré, un ronine (samuraï dont le daïmio est mort écrit une longue lettre, torturé par des sentiments contraires; sa mère, sa femme gémissent, le supplient, et s'en vont. Son fils aîné (dix ans se jette sur un poignard. Le ronine s'apprête à tuer son autre enfant (un an). Muet, il hésite; le chœur traduit ses hésitations et se lamente. Le gosse pleure; (le rôle est tenu par une poupée qui, sous prétexte de gémir, bêle comme un mouton; mais, assez imaginatives pour suppléer aux défauts de la mise en scène, les spectatrices fondent en larmes; le père fait de grands gestes tragiques, prend de belles attitudes; il apaise les cris de sa victime, la cache sous un manteau et la traverse de son glaive. Sa femme revient et sanglote; il la répudie, pour qu'elle ne reste pas liée à son misérable sort. Rideau.

ENTR'ACTE.

La salle, construite en bois, est rectangulaire, bien ornée. Parterre et balcon sont partagés en compartiments carrés où quatre spectateurs s'accroupissent. Sur les cloisons étroites courent les marchands d'oranges, de bonbons; les serveurs de thé; les vendeurs de tabac et de cigarettes. Vers la scène, beaucoup plus large que haute, conduisent deux allées surélevées qui, traversant le parterre, servent parfois à l'entrée et à la sortie des acteurs. Les décors sont plantés sur un châssis tournant.

—

DEUXIEME ACTE.

Une chaumière et un moulin. Le ronine subit les reproches d'un paysan dont il a tué la femme. Ils se battent: c'est une lutte acharnée, poignard contre poignard. Coups d'estoc et de taille, parades, bonds en arrière, sauts de côté tiennent toute la scène. Les acteurs déploient leur souplesse, voire même leur acrobatie. Ils grimpent sur le toit qui s'écroule, tombent dans la chaumière et sont chassés à coups de halais et d'autres ustensiles par les habitants effarés.

Le plateau tourne et le dos de la chaumière apparait. Les adversaires sont juchés sur le moulin; la roue s'arrête. L'eau jaillit hors de l'aube. Le ronine tombe blessé et supplie son ennemi de recueillir ses dernières volontés, de l'aider dans une vengeance. Il tend une lettre qui doit être remise sans retard au daïmio; et déjà il va mourir. Le paysan promet, pardonne, regrette d'avoir tué. Rideau.

L'assistance semble vivement émue. — Il y a surtout des spectatrices: guécha et femmes de boutiquiers. Les hommes n'ont guère le temps de venir au spectacle qui dure sans interruption de dix heures du matin à neuf heures du soir. Le théâtre coûte cher, mais les Japonaises, comme les Japonais, n'épargnent rien pour leurs plaisirs.

Le rideau se lève sur un paysage. Une longue procession de samuraï en vieux costumes: larges revers d'étoffe sur les épaules, cheveux relevés à la nuque, traversent le parterre, s'arrêtent sur la scène. Les porteurs déposent une chaise, celle du seigneur sans doute. Le paysan, chargé des dernières volontés du ronine, remet son pli à l'un de ssuivants et s'en va: son rôle est fini. Le palanquin laqué d'or s'entr'ouvre; un coup de feu retentit; le voyageur tombe mort. Rideau.

Les acteurs tiennent tous les rôles, même ceux de femmes. Ils passent pour avoir beaucoup de succès auprès des guécha, et peur se faire entretenir. Autrefois, dit-on, les femmes mariées n'étaient pas insensibles à leurs charmes. En est-il ainsi de nos jours?

QUATRIEME ACTE.

La cour d'un château-fort. Une grand cage en bois d'où sort un prisonnier. Agenouillé devant le juge, il proteste de son innocence. Devant sa femme, admise à le voir, et qui, suivant l'usage, le salue jusqu'à terre, il jure qu'il n'est pas coupable. Il demande de quoi écrire. On le remet en cage.

Le silence. La nuit. Soudain, une musique étrange. D'un arbre voisin, sort une clarté. Un animal bizarre s'en échappe, à tête d'homme, le corps velu. C'est le Renard, à qui l'imagination populaire prête une influence, malfaisante le plus souvent. Sauvé jadis par le prisonnier, le Renard reconnaissant lui offre son aide; et ce disant, sur deux pieds, puis à quatre pattes, il danse, culbute, cabriole, saute, où se tapit. Le prisonnier ne demande qu'un service: "Que l'on remette cette lettre à son seigneur, lui-même est innocent." Le Renard prend la lettre, gambade et disparait. Rideau.

La salle plongée dans l'ombre s'éclaire. Les papotages des spectatrices s'animent. Les marchands d'oranges s'agitent; les serveurs de thé bondissent; les vendeurs de tabac clament leur marchandise.

—

CINQUIEME ACTE.

Une estrade élevée où, jambes croisées, s'alignent les samuraï. Le daïmio entre par le fond, et s'assied au centre, sur un coussin plus haut. Il a échappé à la mort. Dans le palanquin, en prévision du crime, on avait placé un sosie.

La femme du prisonnier vient demander justice. Musique étrange déjà connue. Gambadant, tout blanc et les oreilles vacillantes, notre Renard traverse le parterre, s'arrête, saute, court, gesticule; derrière lui, le prisonnier délivré s'approche, s'agenouille, et déclare son innocence. Palabre générale. Un samuraï sort un papier: c'est la lettre du ronine mort que le paysan a remise. Un autre samuraï, l'air courroucé, proteste et veut la déchirer. Elle est lue, malgré lui, à haute voix: Mêlé à une conjuration dont il ignorait d'abord l'objet, le ronine a tué, sur ordre, la femme du paysan qui menaçait de trahir. Tourmenté par le remords, poursuivi par l'ombre de sa victime, il découvre que le complot est dirigé contre le daïmio et, resté fidèle, il se hâte de faire connaître le nom des complices. — Cette lecture produit un grand mouvement sur la scène. Le prisonnier, dont l'innocence est démontrée, manifeste sa joie. Le samuraï coupable: celui qui voulait détruire la missive accusatrice, se coupe le ventre. Rideau final.

Voilà tout ce que j'ai pu deviner.

—

Le drame est terminé, mais personne ne s'en va: le spectacle comprend plusieurs pièces.

Cette fois, nous ne sommes plus transportés au temps de la chevalerie et de la légende, parmi les daïmio et leurs samuraï; mais dans une famille japonaise ultra-moderne, où les idées nouvelles luttent contre les anciennes mœurs.

Plus de chœurs, plus de musique de scène. La déclamation tragique fait place à une diction brève, à un ton de conversation.

Grand jardin et maison à l'européenne: un mari, sa femme, des guécha. Quand les hôtes sont partis, la femme fait à son mari une scène de jalousie: il la rend malheureuse en invitant chez lui des guécha. Le mari boit en retraite, sans mettre en pratique les conseils du vieux dicton national: "Si ta femme est jalouse, dis-lui qu'elle est vieille, qu'elle est laide, et qu'elle a les pieds froids."

Par la porte du jardin arrive un Japonais en costume européen. Il rappelle à la femme mariée que jeune fille, il l'a courtisée sans succès, parce qu'il était pauvre. Il est parti pour l'Europe, il a étudié; maintenant qu'il a acquis une situation brillante et que le ministre des affaires étrangères l'a pris pour secrétaire, il aime toujours. Après cette déclaration, il se retire. Mais le mari l'a vu, et, jaloux à son tour, demande quel est ce jeune Monsieur. Le beau-père survient, soutient sa fille, parle de l'honneur et refuse de rendre à son gendre la très grosse somme qu'il lui a empruntée. Après avoir pris la fortune, il reprend la femme. Celle-ci prête à partir, hésite, lorsque la servante, pour les adieux suprêmes, apporte le jeune enfant, encore une poupée dont les gémissements font pleurer tout l'auditoire. La mère l'embrasse, s'attendrit, mais s'en va. Le mari reste seul avec l'enfant, désespéré, ruiné.

Au deuxième acte, le décor représente la gare centrale de Tokyo en 1913. Dix ans ont passé. A gauche, ce cireur de bottes, vieilli avant l'âge, c'est notre mari abandonné. Sa fille (douze ans) vend des fleurs. Au guichet des billets, l'ancienne servante.

Un train. Types de voyageurs Japonais, élégantes petites femmes, porteurs de bagages; un couple d'Américains grotesques, aux cheveux rouges, lui, en veston à carreaux; elle, ridiculement dégingandée dans un disgracieux manteau. (Devant ce spectacle de vaudeville ou de music-hall, toute la salle pouffe de rire.) Un vieux Monsieur japonais, le chenu beau-père du premier acte, arrive, gourmandant, et frappant la petite marchande de fleurs, qu'il accuse de lui avoir volé cinq "yen." Il se fait cirer les souliers. Vient l'épouse volage, suivie par le secrétaire du ministre des affaires étrangères. Le cireur de bottes, qui a reconnu tout le monde, a des distractions. Il s'arrête, reprend son travail, s'arrête encore; il a fini. La mère achète un bouquet à sa fille, qui l'a reconnue l'instant final, et qui rapporte vite l'argent au grand beau-père. Celui-ci empoche, retourne sur lui le billet soi-disant volé, gifle l'autre quand même. Reconnaissance générale. La petite veut que son père et sa mère restent ensemble:

— Maman, pourquoi ne restes-tu pas avec papa?

— Ton papa est un méchant.

— Il dit que toi aussi tu es une méchante.

Mais le train va partir, et le beau-père gratifie sa fille. Rideau.

Les acteurs sont excellents et jouent avec beaucoup de réalisme et de naturel.

Au troisième acte, il neige sur le jardin du temple. L'épouse volage vient prier. Sa fille est là, et la supplie de rester avec le père. (qui de cireur de bottes est devenu gardien de temple). La mère attendrie, s'agenouille dans la neige, devant le père, et demande pardon. Il ne veut pas lui pardonner, s'approche d'elle un couteau à la main, et la traine par les cheveux. Le beau-père survient; ils se battent; la mère se tue. Arrive, en chasseur, le secrétaire du ministre des affaires étrangères. Il veut séparer les deux hommes, mais son fusil part malencontreusement et le tue. (Encore un de moins). La petite fille saisit le poignard dont s'est frappée sa mère et le plonge dans le dos de son grand-père. Faute de combattants la lutte est finie. (Dans cet essai de comédie moderne, l'auteur s'est évidemment laissé influences par la sauvagerie du théâtre ancien). Le père pardonne. S'appuyant sur lui et sur sa fille, la mère mourante se traîne vers la cloche, et debout, suspendue à la corde, elle regarde une dernière fois son mari, son enfant, et murmure: saïon ara (au revoir). Ils répondent: saïon ara, et la cloche sonne. Elle sonne encore une fois, deux fois la cloche: saïon ara; saïon ara! et elle tombe morte, pardonnée, en priant le dieu.

Toute la salle est attendrie. Les guécha s'essuyent les yeux. Seuls, les vendeurs d'oranges, de thé, et de cigarettes s'agitent. Il est sept heures et demie. Une autre pièce va commencer. Mais mon estomac reste obstinément européen; je vais dîner.

HENRI MYLES.

IMAGES VENITIENNES

Extrait d'un volume de poésies récemment publié par M. H. de Régnier.

Un vent triste et perfide, ô Venise, a souffle
Sur le fard pâli de ta joue,
Et la Fortune a fait avec son pied allé
Plus d'une fois tourner sa roue.

Toi qui vovais jadis, comme un essaim bruyant
Sorti de tes ruches guerrières,
Vers ta riche beauté revenir d'Orient
Les fanaux d'or de tes galères,

Un jour, ne t'es-tu pas, en robe de brocart
Ebloussant ceux qui t'ont vue,
Assise en ton orgueil et leur offrant leur part,
A ton festin, la face nue?

Puis, sous le masque noir dont le nocturne atour
Paraît ta grâce déguisée,
N'as-tu pas invité le plaisir et l'amour
A boire à ta coupe irisée?...

Une barque de fruits croise sur le canal
Une gondole lente et close;
Un cyprès noir dans le jardin de l'hôpital
Dépasse le haut du mur rose.

Un vieux palais sourit à l'angle d'un campo
De sa façade défardée;
Derrière un store jaune d'ocre, un piano
Estropie un air d' "Haydée";

Sur la lagune une péotte de Chioggia
Etend sa rouge voile oblique
En attendant le vent subtil et doux qui va
Se lever de l'Adriatique.

Et, maîtresse des mers, j'évoque un temps lointain,
Venise, ou, reine des rivages,
Tu coiffais d'une conque d'or le front marin
De tes doges aux durs visages!

M. Carolus-Duran, retournerait-il en Amérique s'il quittait la villa Médicis? Il connut au pays yankee tous les triomphes.

Il se trouvait un jour avec Chartran, en tournée comme lui, dans un restaurant de Philadelphie, lorsqu'il lui advint de crayonner sur la nappe le profil d'une jeune miss assise dans la salle.

Aussitôt un homme se précipita vers le restaurateur:

— Je vous achète votre nappe.

— Combien?

— Vingt dollars.

— Vous n'y songez point, je sais fort bien que c'est le célèbre M. Carolus-Duran qui vient d'y faire un dessin et je ne la donnerai pas à moins de deux cents dollars.

Le quidam sortait l'argent, lorsqu'un troisième larron, se précipitant, renchérissait sur lui, et enfin la nappe, vendue à un prix fantastique, assurait au Maître une profitable réclame.

Pensée d'un aviateur:

— Nous aussi, nous pourrions réclamer des droits d'hauteurs!

THEATRES.

ORPHEUM

Miss Daisy Jerome, paraitra la semaine prochaine en tête du programme de l'Orpheum. C'est la première fois que Mlle Jerome qui est née en Amérique, se fait entendre dans son pays natal. Son éducation artistique et ses débuts sur la scène ont eu lieu en Europe, où elle a obtenu un succès tel, que M. Martin Beck l'avait engagée pour une tournée des théâtres qu'il dirige.

Quoique Mlle Jerome soit la plus jeune des nombreuses étoiles musicales anglaises, elle surpasse toutes les autres par son charme et son talent.

On verra également Toots Paka, la chanteuse Hawaïenne, avec sa compagnie de chanteurs et de musiciens. C'est la première fois que Mlle Toots Paka se fait entendre dans le Sud. Les autres numéros du programme sont: Harry Leighton et Co., Cesar Nesi, le jeune Caruso; Herbert Ashley et Al Lee, une nuit dans le quartier chinois; le trio Ombres, les Stanley et des vues cinématographiques complètent le programme.

MLLE YERNA
Chanteuse Légère—Opéra Français

OPERA FRANCAIS

Aujourd'hui, en matinée, l'Africaine, avec le concours de M. Affre. Ce soir Madame Butterfly, avec les artistes que nous avons applaudi à maintes reprises, Mlles Yerna et Cortez, MM. Putzani et Montano.

De grands preparatifs sont faits pour la grande soirée de gala qui aura lieu, Samedi, 1er Fevrier. Ainsi que nos lecteurs le savent, l'affiche comprendra en double spectacle, Paillasse et Rigoletto. Cette soirée sera donnée au bénéfice de l'Administration.

La soirée d'hier a été des mieux réussies; La Bohême était chanté au bénéfice de M. Aloo, le sympathique chef d'orchestre; la salle des mieux garnie a vivement applaudi les artistes, parmi lesquels nous signalerons Mlles Yerna et Cortez, MM. Putzani, Montano et Combes. Entre le 1er, et 2e acte, l'orchestre a joué l'ouverture de "Guillaume Tell." L'exécution de ce morceau a été saluée par des applaudissements frénétiques et prolongés. A la fin du morceau, le rideau s'est levé et M. Joubert a présenté à M. Aloo, les nombreux cadeaux, dons des abonnés, de l'administration, de l'orchestre et des artistes, après avoir prononcé quelques mots de félicitations.

TULANE

Dustin Farnum paraîtra dans la pièce à spectacle de A. H. Woods, "The Littlest Rebel" au théâtre Tulane ce soir, la première fois de puis que l'étoile a paru dans son grand succès "The Virginian."

Dans "The Littlest Rebel" Farnum remplit le rôle du soldat du Nord, le Colonel Morrison, et on dit que le grand acteur est parfait dans ce beau rôle.

Une troupe splendide seconde M. Farnum; parmi les artistes nous mentionnerons George Thatcher, Morris Burr, Miss Zenaide Williams, la gentille Mary Miles Minter, qui a le rôle principal, Alexis B. Luce et bien d'autres.

L'histoire de "The Littlest Rebel" est exquise et dépeint les sentiments de ceux qui ont combattu dans la guerre civile, plutôt qu'elle ne s'occupe des problèmes de la guerre. "The Littlest Rebel" tend à préserver ces vieilles traditions que nous ne pouvons pas nous permettre de perdre; elle les préserve sur le fond cruel de la guerre qui en fait ressortir la tendresse.

"The Littlest Rebel" est dans une classe à part comme exemple de l'ingénuité de son auteur. La pièce est montée avec soin et tous les détails sont reproduits d'une façon parfaite, la scène de la bataille à la fin du troisième acte en est une preuve flagrante. On a beaucoup écrit au sujet de cette scène et il suffit de dire qu'elle est réaliste à l'extrême.

En écrivant ce nouveau drame de la guerre civile, l'auteur a trouve nécessaire d'aller à Virginia où il a écrit une grande partie d'une scène importante près du fameux champ de bataille Appomattox. Dustin Farnum vient à La Nouvelle Orléans après avoir paru dans "The Littlest Rebel" à New York, Boston, Philadelphie et Chicago, et il est accompagné d'une troupe superbe, y compris George Thatcher fameux minstrel.

CRESCENT

Le théâtre Crescent offre cette semaine, à commencer ce soir, "Three Twins" une comédie musicale qui a déjà été vue au Tulane et y a remporté un grand succès. Le présent engagement de cette pièce et à des prix populaires.

L'histoire est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la réimprimer mais le public ne se lasse pas de rire des situations comiques qui sont représentées sur la scène. La pièce en elle même est très divertissante et les nouveautés qui y ont été ajoutées en font une comédie extraordinaire. Il y a plus de nouveautés dans "Three Twins" que dans une demi douzaine de comédies musicales ordinaires. Les chaises dansantes "Yama Yama," le merveilleux, Faceograph et la gigantesque balançoire aérienne, sont décidément uniques.

Cependant on n'a négligé ni la danse ni le chant. Karl Hoschna est l'auteur de la musique, dont les airs ont été chantonnés et sifflotés par des millions d'amateurs de musique entrainante. "Cuddle up a little closer lovey mine" et "The Yama Yama Man" sont deux des airs les mieux connus et ne manquent jamais de mettre l'auditoire de bonne humeur.

La même production telle qu'elle a été vue au Tulane sera représentée au Crescent cette semaine, et une splendide compagnie a été engagée pour les représentations de "Three Twins."

MAROC

Une Victoire Française

Mogador, 25 janvier. — Une bande de rebelles Marocains, qui a attaqué, Vendredi soir une colonne expéditionnaire française a été repoussée, après avoir subi de nombreuses pertes.

La bataille a été sérieuse et a duré plusieurs heures. Plus de 300 Marocains ont été tués.

Ils ont été finalement mis en déroute, et se sont enfuis dans toules les directions. Les pertes des Français sont de 8 tués et 41 blessés.

Fin de conversation.

— Les Turcs, dans leur réorganisation militaire, ont, paraît-il, le projet de changer complètement leurs uniformes, dit quelqu'un.

— En effet, ajoute Plaisantin, ils vont adopter les habits à... "revers!"

SCENE DE L'EMOUVANT DRAME DE GUERRE, "THE LITTLEST REBEL", DANS LEQUEL DUSTIN FARNUM PARAITRA, AU TULANE